



Entretien avec Aurelien Bory

à propos du festival SCÉNO

Première édition : planter le décor
15 → 31 janvier

Propos recueillis par **Peter Avondo** pour le **théâtre Garonne**
octobre 2025

Quelle est l'idée derrière ce nouveau festival intitulé SCÉNO ?

Aurélien Bory - SCÉNO est une manière de commencer l'année avec ce qui constitue selon moi le premier geste du théâtre. Pour faire théâtre, il a fallu trouver un espace et le penser. J'aime souvent donner en exemple la grotte Chauvet : des hommes ont choisi cet espace pour y faire une entrée dans la fiction. Avec un décor, des histoires. Même si rien ne le prouve formellement, on peut imaginer qu'il y avait là quelque chose qui s'apparente déjà au théâtre. Avant toute création théâtrale, il faut donc trouver le lieu, le concevoir, et surtout l'orienter. On entre d'emblée dans un art du dispositif : entre l'espace du regard et l'espace de l'action. C'est cette orientation qui nous permet de dire qu'il y a sur scène un centre, des côtés, un proche et un lointain. De cette décision est née toute la grammaire de l'espace scénique. L'enjeu de SCÉNO, est peut-être cela : interroger et célébrer ce geste premier de la scène, ce moment où l'espace devient théâtre.

Qu'est-ce qui fait du théâtre Garonne l'épicentre idéal pour ce rendez-vous ?

A. B. – Tous les spectateur·rices, moi le premier, reconnaissent à Garonne la qualité singulière de son espace. C'est un lieu non dédié – une ancienne station de pompage des eaux de la Garonne – comme beaucoup d'autres théâtres dans le monde installés dans des friches ou des vieux bâtiments transformés. Il a un très beau plateau. Le rapport entre la scène et le public y est vraiment exceptionnel.

Justement, comment imaginez-vous l'évolution de ce festival ?

A. B. – J'aimerais beaucoup qu'à l'avenir, SCÉNO s'ouvre à d'autres espaces et partenariats. L'idée est d'explorer différentes manières d'habiter et de penser l'espace théâtral. Pour cette première édition, nous sommes déjà en partenariat avec Les Abattoirs, le Théâtre de la Cité, l'Université Jean Jaurès, Marionnettissimo, et Le Vent des Signes. Mon souhait est que SCÉNO puisse à l'avenir tisser encore plus de liens.

Depuis quelques années, les scénographes interpellent sur le dénigrement du métier. C'est une notion que vous avez en tête pour ce temps fort ?

A. B. – Oui, de manière sous-jacente. La scénographie a été récemment attaquée d'une manière assez déplaisante, souvent au nom de l'écologie. Or, le théâtre est un art profondément vertueux sur ce plan, et ce depuis toujours. Les moyens étant modestes, on réemploie, on recycle, on fait attention à chaque matériau, on stocke et on conserve sur la durée. C'est un véritable modèle d'écoconception avant l'heure. Je peux comprendre le désarroi des scénographes face à ces critiques. Il y a aussi une autre inquiétude : la réduction des budgets. La scénographie coûte cher parce qu'elle mobilise tout un savoir-faire artisanal – les menuisiers, les métalliers, les patineurs, les couturiers... Or nous avons besoin de ces artisans du théâtre. L'idée de SCÉNO est bien sûr de remettre à l'honneur le travail des scénographes, mais aussi de rappeler la pensée d'Aristote qui disait : « Et pour le spectacle, qui exerce la plus grande séduction, le fabricant d'accessoires est plus décisif que le poète. » Ce rôle est le même mais son nom a changé selon les époques : fabricant d'accessoires, peintre, décorateur. Aujourd'hui on l'appelle scénographe.

Cette première édition s'articule autour de plusieurs axes, à commencer par l'installation *Das Was Ist* de l'artiste Ulla von Brandenburg, qui fait directement écho à la saison du théâtre Garonne.

A. B. – Penser un festival, c'est aussi accompagner des artistes. On ne peut pas simplement créer un événement et passer à autre chose. SCÉNO est un projet que j'ai envie d'inscrire dans la durée. C'est pourquoi nous avons proposé à Ulla von Brandenburg un accompagnement sur trois ans.

Ulla von Brandenburg est une artiste protéiforme qui a eu une formation de scénographe avant de devenir plasticienne. Elle conçoit des installations qu'elle présente elle-même comme des « pièces de théâtre pénétrables ». Elle se situe à la frontière entre les arts visuels et la scène, et c'est précisément dans cet entre-deux que s'ouvre un espace de dialogue passionnant. C'est aussi ce qui nous a incité à fonder un partenariat avec Les Abattoirs. *Das Was Ist* est une installation majeure dans l'œuvre d'Ulla. Après Bonn et Paris, elle en réalisera ici une troisième version fabriquée sur place à Garonne. L'installation sera exposée à l'endroit même de sa création, aux ateliers du théâtre Garonne.

Quatre spectacles sont également programmés. Comment ont-ils été choisis ?

A. B. – Nous avons choisi quatre formes qui entretiennent chacune un rapport singulier à la scénographie.

Nous présenterons en ouverture les premières françaises de *THIS & THAT* de Phil Soltanoff et Steven Wendt, deux artistes new-yorkais qui réinventent le théâtre d'ombres – un geste à la fois premier et ancestral. On y retrouve l'art du manipulateur, du marionnettiste. À travers cette forme très visuelle, ils nous racontent l'origine du monde, de l'humanité, et même une certaine histoire de l'Amérique.

Il y aura ensuite la nouvelle création de Philippe Quesne, *Le Paradoxe de John*. Philippe Quesne est un artiste qui a une véritable pensée de l'espace. Il reprend ici le décor de *L'Effet de Serge*, créé en 2007, pour en imaginer la suite, comme un diptyque.

Il y aura aussi Miet Warlop, avec *After All Springville*, la reprise du spectacle qui l'a révélée. À l'inverse d'Ulla von Brandenburg, Miet Warlop est une plasticienne issue des Beaux-Arts de Gand qui s'est ensuite tournée vers le spectacle vivant. Enfin, *aSH*, un spectacle que j'ai créé en 2018 avec Shantala Shivalingappa, dans lequel elle dessine le monde par sa danse, puis érige une scénographie qui se détruit sous nos yeux – un geste éphémère d'un art éphémère.

Autour de cette programmation, un certain nombre de rendez-vous auront lieu, notamment avec les élèves de l'ENSATT.

A. B. – J'avais à cœur d'inviter cette jeunesse, qui représente le futur de la scénographie. Pendant une semaine, nous accueillerons six étudiantes, qui rencontreront trois des artistes invités du festival. Leur présence s'inscrit dans une logique de transmission et de dialogue entre générations. Ils proposeront des « quarts d'heure scénographique » avant chacune des trois représentations du *Paradoxe de John*. Il s'agira d'une sorte de visite imaginaire d'un décor qui n'existe pas. Les spectateur·rices seront invité·es à s'installer dans le gradin, et sur le plateau nu, les élèves nous raconteront leur idée scénographique. Ce que nous avons appelé le « théâtre idéal ».

Il y aura aussi des rencontres publiques entre scénographes. Quels seront les sujets abordés ?

A. B. – Ce seront des discussions autour de leurs démarches scénographiques, l'occasion de confronter les esthétiques et les approches. Aussi différents soient-ils, ces artistes ont beaucoup à échanger, autant sur le plan théorique

que pratique, sur leur lecture de l'espace, de la manière dont ils le conçoivent, le transforment ou le racontent. Ces rencontres permettront de croiser des visions, des expériences et des langages.